

dramatique au sens des dessins. Enfin, il souligne que l'utilisation de personnages bibliques et contemporains actualise les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Cet ouvrage peut donc être considéré, après analyse, comme le fait d'ailleurs M<sup>gr</sup> Hacault dans la préface de chaque partie, comme un soutien, une addition liturgique pour les personnes qui, pour diverses raisons, ne peuvent pas assister à la messe dominicale ou tout simplement pour les personnes qui veulent continuer leur réflexion après la cérémonie liturgique du dimanche.

Il s'agit d'un ouvrage soigné, bien organisé, dont les textes sont toujours clairs et sans prétention et dont la présentation graphique est agréable visuellement.

Pierre Montgrain  
Collège universitaire de Saint-Boniface

**LÉVEILLÉ, J. R. (2001) *Le soleil du lac qui se couche, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, n. p. (164 par.) [ISBN: 2-921347-64-4]***

J. Roger Léveillé est à l'Ouest canadien ce que Herménégilde Chiasson est à l'Acadie: les deux sont des écrivains marquants, non seulement dans leur région, mais encore à l'échelle de la Francophonie internationale, tant par la qualité que par la polyvalence de leurs publications. Le parallélisme peut même s'étendre à leur intérêt marqué pour les arts graphiques, une inclination qui se manifeste jusque dans la présentation matérielle de leurs livres. Herménégilde Chiasson dessine lui-même ses premières de couverture et Roger Léveillé attache une attention particulière à tout l'aspect visuel et même tactile de ses bouquins.

En effet, cet écrivain de l'Ouest canadien, directeur de la collection *Rouge* aux Éditions du Blé, nous a habitués à des ouvrages dont la présentation est particulièrement soignée, voire somptueuse, tel l'album souvenir *Les Éditions du blé: 25 ans d'édition* (Léveillé, 1999) qui renferme vingt-cinq illustrations jumelées à autant de textes, avec le titre du livre marqué au fer, sans encre, dans l'épaisseur de la couverture

dont la texture rappelle le carton-pâte, une manière d'incitation à palper l'objet-livre.

Sur ce plan, son plus récent titre n'est pas en reste par rapport à ses publications antérieures, car *Le soleil du lac qui se couche* est imprimé sur un papier d'une qualité supérieure, le mariage entre les six tableaux de Lorraine Pritchard et le texte est subtil, raffiné, et même la reliure, avec les cahiers cousus et collés, est un luxe que bien peu d'éditeurs peuvent encore se permettre.

Ces deux auteurs savent aussi jouer avec la géométrie de la page, particulièrement Herménégilde Chiasson qui, par exemple, a composé tout un recueil avec un mot-vedette qui apparaît en haut de la page et un texte calculé pour remplir très précisément le reste de l'espace (*Existences*, 1991). Ailleurs, il a numéroté les 999 répliques échangées entre Elle et Lui (*Conversations*, 1998), un procédé qui présente une analogie certaine avec la manière dont Roger Léveillé a numéroté chaque paragraphe de son roman, quitte à en supprimer la pagination.

Il y a cependant une différence notable entre les deux: les écrits de l'Acadien sont nettement influencés par le milieu où il vit, et ses textes sont souvent carrément engagés, alors que l'Ouest est habituellement absent des publications du second, dans son cas, les préoccupations d'ordre esthétique prenant le pas sur la couleur locale. Dans ce roman, Léveillé fait néanmoins évoluer ses personnages dans un milieu bien identifié à Winnipeg, à la géographie du Manitoba, mais cette contextualisation demeure périphérique, marginale, ce texte étant davantage une démonstration de style et d'écriture qu'un récit fictif destiné à nous faire voyager dans les Prairies.

L'intrigue principale, soit l'amorce et l'évolution d'une liaison entre une jeune Métisse et un artiste japonais qui aurait pu être son père, déjà tenue et tout juste suffisante pour maintenir l'intérêt du lecteur à la recherche d'une «histoire», voit son effet d'entraînement altéré par le procédé des paragraphes numérotés, une technique qui a pour effet de ralentir le rythme de la lecture et d'inciter à une évaluation formelle de ces strates ainsi obtenues. D'ailleurs, stratification il y a encore sur le plan stylistique, et c'est ainsi qu'on est

mené à travers différentes zones dont les plus nombreuses sont marquées par une prose minimaliste à la Marguerite Duras alors que d'autres sont travaillées et ornées à la manière des Romantiques.

Mais l'aspect le plus frappant de ce roman est qu'il est écrit à la première personne, et que ce Je omniprésent est une Métisse. Roger Léveillé a célébré, chanté la femme comme bien peu d'écrivains ont su le faire chez nous, avec une sensualité sans contrainte, en réussissant même à renouveler sans cesse le thème grâce à une passion qui le guide et l'inspire avec sûreté, sans jamais s'épuiser. Serait-ce pour conjurer l'essoufflement, justement, que Roger Léveillé aurait décidé d'aller plus loin, de jouer d'audace en créant une femme à qui il prête son moi? L'écrivain, tel un démiurge, n'a-t-il pas à sa disposition tous les pouvoirs, tous les droits, y compris celui de se réincarner dans l'autre sexe?

Au début du texte en tout cas, on éprouve de la difficulté à faire abstraction de l'auteur qui s'est projeté non seulement dans le Japonais écrivain et amateur de belles éditions, où se marient textes et illustrations, mais également dans la femme métisse qui n'a aucun de ces stéréotypes véhiculés parfois à propos de cette ethnie. Le romancier lui fait tenir des propos sur l'architecture, sur les arts, avec un vocabulaire et une érudition qui renvoient directement... à Roger Léveillé. Angèle va même jusqu'à éprouver la même excitation que l'auteur pour les ateliers d'imprimerie et l'odeur d'encre qui les enveloppe, «cette merveilleuse odeur de l'encre» (Dubé, 1996, p. 76-77).

Une impression de malaise analogue avait été ressentie à la lecture de cette nouvelle de Marguerite-A. Primeau où le récit à la première personne, «Voici mes mains, Seigneur!» (Primeau, 1998), fait s'exprimer un prêtre qui a failli à ses engagements. Sauf que, chez Marguerite-A. Primeau, ce sentiment de gêne durait seulement l'espace d'une trentaine de pages, alors que dans *Le soleil du lac qui se couche*, si ce léger embarras n'est pas constant, il n'en resurgit pas moins tout au long du roman, particulièrement lors de certains passages, tels ceux où Angèle décrit sa toilette, sa coiffure, ou se fait complimenter sur son bassin.

Peut-être la morphologie même du français est-elle partiellement en cause dans cet inconfort, le lecteur se faisant constamment rappeler que le Je est une femme par des adjectifs qui prennent la marque du féminin et même par des verbes au participe passé dont le petit «e» est rien moins que muet!

Peut-être la version anglaise, à cause du caractère davantage unisexe de cet idiome, permet-elle d'atténuer cet inconfort, surtout si l'auteur est un parfait inconnu pour le lecteur. Il est d'ailleurs beaucoup question de traduction dans le roman même, puisque le Japonais Ueno, qui publie en anglais, a confié la traduction de son livre à Angèle.

Pour ces raisons, il importait de recenser *The Setting Lake Sun* (2001), surtout que les écarts par rapport à la version originale se situent non seulement sur le plan de la présentation, dépouillée, sans illustration, sur papier ordinaire dans la version anglaise, mais également au niveau des textes dont les divergences sont telles par rapport à l'édition princeps qu'il n'est pas exagéré de parler ici de «traduction créatrice».

Jules Tessier  
Université d'Ottawa

#### BIBLIOGRAPHIE

- CHIASSON, Herménégilde (1991) *Existences*, Moncton, Perce-Neige, 65 p.
- \_\_\_\_\_ (1998) *Conversations*, Moncton, Éditions d'Acadie, 154 p.
- DUBÉ, Paul (1996) «Portrait d'auteur: J. Roger Léveillé», *Francophonie d'Amérique*, n° 6, p. 75-84.
- LÉVEILLÉ, J. R. (dir.) (1999) *Les Éditions du Blé: 25 ans d'édition*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 205 p.
- PRIMEAU, Marguerite-A. (1988) *Le totem*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 154 p.